



VERSAILLES
Opéra Royal,
21 mars

Don Giovanni
Mozart

Jean-Sébastien Bou (*Don Giovanni*)
Callum Thorpe
(*Il Commendatore, Masetto*)
Ana Maria Labun (*Donna Anna*)
Fabio Trümpy (*Don Ottavio*)
Marie-Adeline Henry (*Donna Elvira*)

Robert Gleadow (*Leporello*)
Chiara Skerath (*Zerlina*)
Marc Minkowski (*dm*)
Ivan Alexandre (*ms*)
Antoine Fontaine (*dc*)
Tobias Hagström Stahl (*l*)

Dans ce *Don Giovanni*, nouvelle coproduction entre le Festival de Drottningholm et Château de Versailles Spectacles, on est un peu déçu de revoir exactement le même décor que pour les *Nozze* données à l'Opéra Royal, en janvier 2016 (voir *O. M. n° 115 p. 72 de mars*).

Palliant heureusement l'absence de machinerie du petit théâtre suédois (Slottsteater), où le spectacle a été créé, l'été dernier, par

Un ensemble de premier ordre, qui honore, une nouvelle fois, le noble lieu.

son estrade garnie de rideaux, pouvant se combiner habilement, tomber ou voler à tout vent, pour soutenir efficacement l'intrigue, ses tables de maquillage posées au sol sur les côtés, assurant classiquement une utile distanciation, et le complément des beaux cos-

Jean-Sébastien Bou dans *Don Giovanni*.



MATS BÄCKER

tumes d'Antoine Fontaine Pour autant, Ivan Alexandre fait toujours très bon usage de ce dispositif, avec une excellente direction d'acteurs et les trouvailles de détail ne manquent pas (tel le catalogue de Leporello tatoué sur son corps), comme les moments inventifs (telle cette soupente sous l'estrade, naguère chambre de Susanna qui abrite la fuite de Don Giovanni à la fin du I). Le II n'a pas tout à fait la même verve, avec une scène du cimetière donnée en pleine lumière, et sans statue. Et, surtout, un festin sans table et sans autre accessoire, avec une simple *niche de pain* avant que l'irruption d'un impressionnant Commandeur, portant le masque de la mort et enveloppant le libertin dans sa cape, sur l'estrade déserte entoure seulement de figurants masqués de même, et assis, immobiles, pour ce dernier souper en forme de jugement, ne fasse revenir le drame à son plus haut niveau. Jean-Sébastien Bou compose un inusuel *Don Giovanni* : souvent les yeux levés vers le ciel, que les bras semblent aussi implorer, comme dans une soif d'impossible salvation. Avec son superbe timbre, le chant est d'un

grand raffinement, prenant même des risques dans les *piani* de « *La ci darem la mano* ». Le public le fête un peu moins que ses partenaires pour ce beau travail qui, de fait, ne l'emporte pas complètement. C'est aussi que le Leporello, plus grand, plus fort, de Robert Gleadow tend à lui voler la vedette, encore plus bondissant que dans son Figaro précédent, prêt à toutes les cascades et avec d'impressionnants moyens vocaux, très bien projetés, quitte à bousculer légèrement la justesse ou la mesure. On retrouve aussi avec plaisir Ana Maria Labun, naguère Comtesse Almaviva, passée ici à Donna Anna, et qui a gagné encore en assurance, comme en ampleur, concluant par les parfaites vocalises de « *Non mi dir* ». Les nouveaux venus sont de qualité. Plus par la beauté du métal cuivre de la voix, et la vigueur de l'engagement pour la Donna Elvira passionnée de Marie-Adeline Henry (fougueux « *Ah, fuggi il traditor* »), que pour lyrisme et mélancolie, plus fragiles (le trio du II). Beaucoup pour la richesse du médium, et la chaleur de la prestation pour la Zerlina de

Chiara Skerath, lui redonnant le statut de *prima donna* qu'elle avait à la création, en 1787. Et pour le Masetto de grand relief de Callum Thorpe, silhouette taillée à la serpe, et plus paysan farouche que nature, tant dans la gestique que dans la robustesse du chant, alors que son puissant Commandeur confirme l'aptitude au plus noble phrase. Fabio Trümpy propose un Don Ottavio au caractère bien trempé, à rebours du cliché, capable de séduire pourtant dans son seul « *Il mio tesoro* » (pour cette version « de Prague » strictement respectée), dont il fait valoir la partie héroïque. Dans une forme éblouissante, un Marc Minkowski survolté, soulevant ses *Musiciens* du Louvre – dont un Francesco Corti toujours savoureux au piano, et Florentino Calvo donnant, sur scène, le délicat accompagnement à la mandoline de « *Deh vieni alla finestra* » – nous emporte irrésistiblement, à un train parfois même un peu trop grand. La salle fait le triomphe attendu à cet en-semble de premier ordre, qui honore, une nouvelle fois, le noble lieu.

FRANÇOIS LEHEL